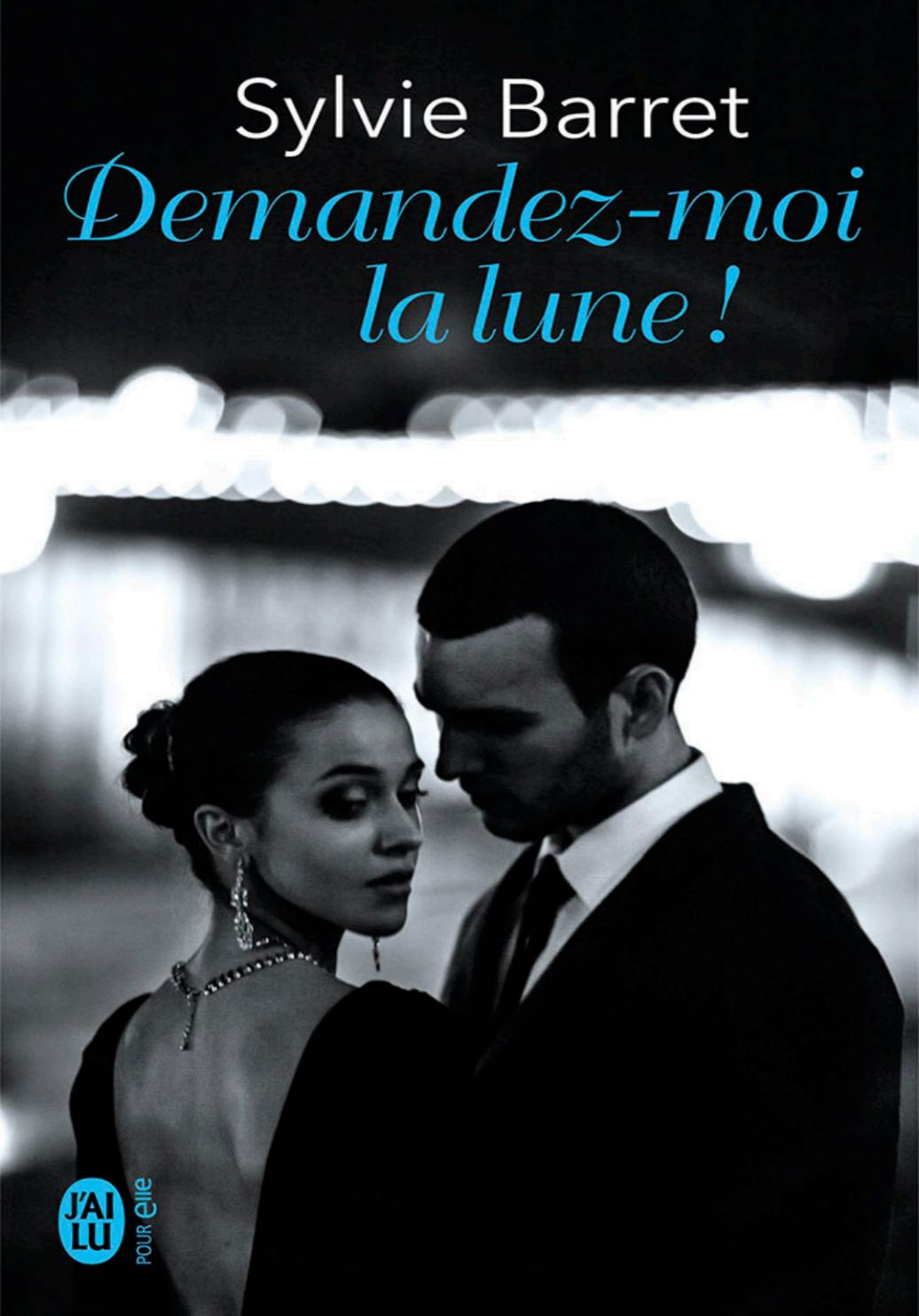


Sylvie Barret
*Demandez-moi
la lune!*



**J'AI
LU** POUR ELLE

Demandez-moi
la lune !

SYLVIE
BARRET

Demandez-moi
la lune !



Remerciements

Aux acteurs et actrices qui, bien malgré eux, m'ont fourni le matériau idéal de cette histoire.

Prologue

Je pensais pouvoir tout maîtriser, ne jamais commettre d'erreur.

Je pensais être à l'abri des passions, avoir un jugement sûr.

Je pensais me connaître.

Je n'ai jamais eu à choisir un métier, il s'est imposé à moi comme une évidence. On appelle généralement ça une « vocation ».

Mais lorsque tout vous échappe, lorsque le doute s'insinue.

Quand la raison s'oppose au cœur.

Lorsque quelqu'un vous connaît mieux que vous-même.

Est-ce une vocation que d'aimer ?

1



Une vocation

J'ajuste ma tenue, je lisse une mèche rebelle de mes cheveux par ailleurs bien disciplinés dans le chignon serré que j'ai pris l'habitude de faire chaque matin.

Je suis prête.

Je sors de ma chambre, ferme consciencieusement ma porte et remonte d'un pas allègre le long couloir où le bruit est étouffé par l'épaisse moquette. Tandis que j'attends l'ascenseur, je vérifie machinalement l'état de propreté de la console sur le côté. Je secoue la tête, les habitudes ne sont pas longues à se prendre.

Que deviendrai-je en vieillissant ? Une gouvernante maniaque ?

Je m'adresse un sourire moqueur en me regardant dans le miroir de la cabine. J'aime cet endroit, je suis fière de travailler dans l'un des plus prestigieux hôtels de Paris. Alors, au diable cette image que la

glace me renvoie comme à un double qui ne se reconnaît pas !

Avec le temps, j'ai appris à accepter de paraître différente de ce que je suis au fond. À 23 ans, j'ai l'air d'en avoir 30. Mes longs cheveux auburn sont sévèrement noués sur mon crâne, mon maquillage léger est impeccable tout comme ma tenue : pantalon et chemisier invariablement noirs, mocassins à petits talons.

Invariablement !

Les règles de l'hôtellerie de luxe à la française ne souffrent pas l'approximation.

Ça ne me dérange pas vraiment. J'ai été une des rares de ma promotion à m'être coulée sans rechigner dans cet uniforme sombre. Ma scolarité à la Butler Academy, la plus réputée des écoles anglaises de majordomes, a parachevé mon cursus exemplaire. Toutes ces longues et parfois difficiles heures d'apprentissage m'ont propulsée, à un âge quasiment record, à cette place si convoitée de gouvernante.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall splendide et lumineux du palace. Je fais résonner mes talons sur les dalles de marbre blanc. Je lance un bonjour à un garçon d'étage qui se précipite dans l'escalier de service. Je passe saluer monsieur Richard, l'incontournable maître des clés, derrière son comptoir d'accueil, et j'entre dans le petit bureau situé en retrait sur la gauche.

— Bonjour, Cathie ! clame en souriant la secrétaire du directeur.

— Bonjour, Sandrine. Quelles nouvelles ?

— Il t'attend dans son bureau, m'annonce-t-elle en désignant la porte située de l'autre côté du couloir.

— Un problème ?

— Pas encore.

Sans trop chercher à comprendre ce que ses paroles énigmatiques peuvent signifier, je vais frapper à la porte de Monsieur Régis Morel, le directeur impressionnant d'un des palaces les plus réputés de la capitale, l'Hôtel White.

— Entrez, Catherine, et fermez la porte.

J'obtempère et je lui tends une main qu'il serre cordialement.

— Café ? propose-t-il aimablement.

— Je m'en occupe.

Joignant le geste à la parole, je me dirige vers la cafetière qui chuchote sur une petite table dans un coin de la pièce. Je verse deux tasses, sucre la mienne et reviens m'asseoir en face de lui. J'ai l'habitude de nos rendez-vous aux aurores où il me donne les consignes ordinaires à ce genre d'établissement. Ce matin, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il semble contrarié. Il me remercie en se calant dans le fond de son fauteuil.

— Je suppose que quelqu'un de votre âge n'ignore pas qui est Matthew Dickinson, commence-t-il en cherchant un peu ses mots.

Quelle jeune fille normalement constituée de ce pays peut ignorer qui est Matthew Dickinson ?

Ce jeune acteur britannique est devenu en quelques mois la coqueluche du cinéma mondial. Son rôle de héros romantique dans l'un des plus gros succès cinématographiques de l'année dernière l'a propulsé à la une de tous les magazines people.

— Je n'échappe pas à la règle, confirmé-je en souriant.

— Dans ce cas, je vais faire de vous une jeune femme enviée de millions de fans. Philip Still,

l'agent de Matthew Dickinson, a pris une réservation dans notre établissement. Or, ce jeune homme a une réputation déplorable.

Monsieur Morel me tend les derniers numéros de la presse récupérés à l'accueil de l'hôtel. Les titres ne sont guère élogieux pour la star qualifiée de « capricieuse » et d'« imprévisible » malgré sa gueule d'ange, sa coupe de cheveux hirsute, ses yeux noisette irrésistibles et son physique à rendre jaloux les plus beaux mannequins hommes de cette planète.

— Que vient-il faire ici ? demandé-je en repoussant les magazines qui ont tendance à me faire rêvasser.

— Il vient faire la promotion de son dernier film. Il a décidé de rester plusieurs jours, c'est un vrai cauchemar.

— Et en quoi suis-je concernée ? Les VIP sont le domaine de Victor.

— Victor ne se charge que de l'organisation des rendez-vous avec la presse. J'attends de vous un tout autre service.

— Lequel ?

— Philip Still a émis le souhait que l'Hôtel White organise au mieux le séjour de sa vedette. Je vous dispense donc de vos attributions ordinaires et je vous mets au service exclusif de Monsieur Dickinson. Vous tâcherez de lui offrir ce qu'il veut quand il veut et d'être entièrement disponible le temps de son séjour ici. Vous parlez impeccablement anglais, vous avez presque le même âge et, sans doute, le même langage, je suis certain que vous saurez canaliser les ardeurs destructrices de ce garçon. Nous ne pouvons pas nous permettre une mauvaise publicité jusqu'à Londres.

— Quand arrive-t-il ?

- Ce matin.
- Quelle chambre ?
- La suite blanche, évidemment.
- S'il doit tout démolir, ça promet !
- Eh bien, tâchez de faire en sorte qu'il ne détruise pas tout, Catherine, sourit monsieur Morel en guise de conclusion.

Je sors, perplexe et songeuse, du bureau du directeur. J'ignore en quoi va consister exactement ma « mission », mais j'appréhende déjà. Je traverse le hall et grimpe, à pied, les deux étages qui me séparent de la suite blanche. Cette chambre luxueuse est de loin la plus belle. Elle est réservée aux clients très fortunés ou aux personnalités que l'hôtel souhaite chouchouter. Le service des femmes de chambre est en voie d'achèvement. Mélissa fait en général du bon travail, je lui en demande de l'excellent, cette fois. Je fais ma tournée d'inspection comme à mon habitude. Je rectifie le pli du drap blanc, positionne différemment les coussins du canapé du séjour, traque la moindre trace de poussière en songeant que notre futur client se fichera probablement de cette perfection comme d'une guigne. Tout a l'air en ordre. Je remercie Mélissa et, tandis que je l'aide à remballer son matériel, le téléphone vibre dans ma poche.

— Ils sont arrivés, m'avertit personnellement monsieur Morel avant de raccrocher.

Je souffle un grand coup et je descends les escaliers à toute vitesse. Les garçons d'étage déchargent les bagages sur les chariots. Monsieur Morel m'adresse un petit signe afin que je le rejoigne.

— Catherine, je vous présente Monsieur Philip Still.

Je tends poliment la main à un homme d'une quarantaine d'années, légèrement bedonnant et au crâne rasé pour mieux dissimuler sa calvitie naissante. Une paire de petites lunettes rondes au cerclage doré complète une image plutôt sympathique. Monsieur Morel poursuit en s'adressant à notre client.

— Mademoiselle Dutilleux est chargée de vous assister durant votre séjour dans notre établissement. Vous pouvez vous adresser à elle pour le moindre détail.

— Je suis enchanté, Mademoiselle, chantonne l'agent avec un accent anglais amusant. Matthew n'a pas émis d'exigences particulières. Je veillerai aussi à ce que tout se passe au mieux.

Charmant comme entrée en matière, ses propos ne me rassurent pas du tout. En parlant de la vedette, je ne la vois pas à l'horizon.

— Monsieur Dickinson est allé... se rafraîchir, ajoute Philip Still en constatant mon étonnement. Le voilà !

Un jeune homme négligé, casquette sur le crâne, lunettes noires sur le nez, pas rasé depuis plusieurs jours et pas plus lavé, à ce que j'en devine, se traîne en effet vers nous. L'agent se charge des présentations sommaires et, alors que je lui souhaite la bienvenue, la vedette m'ignore complètement.

— Où est ma chambre ? grogne-t-il en anglais, sans me saluer en retour.

Super !

— Si vous voulez bien me suivre, proposé-je en tournant le dos à ce malotru.

Légèrement inquiet, Monsieur Morel fronce les sourcils à mon passage en me voyant lui adresser un regard anxieux. J'envoie le garçon d'étage en

avance avec la clé électronique de la suite. J'appelle l'ascenseur et cède la place à Philip Still et à la star des éboueurs. L'agent tente en vain de briser la glace, Matthew Dickinson garde le nez baissé à l'abri de ses verres fumés. Je les précède encore dans le couloir et je me charge de la visite rapide de la suite en compagnie du seul monsieur Still. Matthew Dickinson, lui, s'est affalé dans le canapé.

— Votre chambre est située juste à côté de celle-ci, je vous accompagne, Monsieur Still.

Celui-ci m'emboîte le pas en jetant un regard déçu sur son protégé.

— Je suis désolé, il est un peu fatigué en ce moment, s'excuse-t-il.

— Je comprends, ne vous inquiétez pas. Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas.

— Matt doit assurer la promotion de son dernier film, *Ultima*. Nous avons plusieurs télés et interviews cette semaine. Je vous avoue que j'ai beaucoup de mal à le faire sortir de son lit dans un état convenable. J'aimerais pouvoir compter sur votre aide, Mademoiselle.

— Appelez-moi Catherine, je vous en prie ! Je vais tâcher de faire de mon mieux. Monsieur Dickinson prendra-t-il ses repas ici ?

— Je l'espère, soupire-t-il, apparemment peu convaincu. Je vous donnerai son planning, ce sera sans doute plus simple pour vous organiser.

* * *

— Alors, comment est-il ? glousse Sandrine en passant la tête dans l'encadrement de ma porte.

— Je n'en sais strictement rien. J'en vois plus sur cette photo que ce qu'il m'a été donné d'apercevoir

tout à l'heure, marmonné-je en lui tendant le magazine que le directeur m'a remis.

— Ah bon ? s'étonne-t-elle, déçue.

— Il est sale et sent mauvais, ajouté-je, peu amène.

— Ça confirme ce qu'en disent les journaux, dans ce cas. Ma pauvre, je te souhaite bonne chance et bon courage, me taquine-t-elle en s'éclipsant.

Comme convenu, Philip Still vient, quelques instants plus tard, me donner le planning de Matthew Dickinson. Pas un jour sans interview dont deux avec la presse écrite sont prévues dans le petit salon de l'hôtel. Je n'ai pas l'habitude de gérer ce genre d'événement, ça n'est pas dans mes attributions ordinaires. L'aide de Victor sera plus que nécessaire. Par ailleurs, sur les six jours que la star doit passer parmi nous, quatre prévoient un réveil sur le coup de huit heures. Je doute sérieusement que Dickinson soit capable d'émerger aussi tôt. Ça promet d'être sportif.

Plus l'heure du déjeuner approche, plus je stresse à l'idée de devoir retrouver ce triste sire. Je me faufile jusqu'aux cuisines pour vérifier si les instructions au sujet des repas commandés par Philip Still ont été suivies scrupuleusement. Apparemment, l'agent a choisi parmi les plats les plus prestigieux de la carte et je crains l'accueil de ces mets fins par un Anglais de vingt-quatre ans plus habitué aux sandwiches qu'aux saint-jacques. Le service d'étage monte le plateau-repas à midi trente précises. J'apprécie la ponctualité. J'en fais même un point d'honneur. Philip Still en personne nous ouvre et je remarque aussitôt la présence inattendue d'une troisième personne dont on ne m'a pas avisée.

— Catherine, entrez ! dit-il en regagnant le séjour. Laissez-moi vous présenter Hillary Jenkins, vous devez certainement avoir entendu parler d'elle.

La jeune femme ne m'accorde qu'un regard dédaigneux. Sous sa coupe de cheveux aux allures de perruque gothique, Hillary Jenkins, visiblement furieuse, fait face à Matthew Dickinson qui, pour l'occasion, a ôté ses lunettes noires. Je reconnais ainsi le visage des magazines. Le jeune acteur est vraiment très séduisant malgré son air sale et négligé. Je trouve extrêmement dommage un tel gâchis d'une beauté que plus d'un garçon lui envie.

— Dois-je rajouter un couvert pour Mademoiselle Jenkins ? demandé-je.

Dickinson se tourne brusquement vers moi et me dévisage tout à coup comme s'il me voyait pour la première fois.

— Euh, oui, si ça ne vous ennuie pas, Catherine, bredouille confusément Philip Still. Mademoiselle Jenkins doit accompagner Matt pour l'interview de ce soir. Ils partagent l'affiche d'*Ultima*, nous devons accorder nos violons, c'est bien ainsi qu'il faut dire ?

Je confirme très simplement en installant un couvert supplémentaire sur la table du déjeuner. Je laisse ensuite Lilian se charger du service et je redescends immédiatement pour déjeuner à mon tour au sein même des cuisines. Monsieur Morel m'y rejoint et s'inquiète de ma prise de service. Très honnêtement, je lui fais part de mes doutes.

— Pour le moment, ça va, mais je ne sais pas dans quoi j'ai mis les pieds ni ce que je dois faire.

— Vous n'allez pas tarder à le savoir, Still doit vous laisser son poulain dès demain. Ce sera à vous de le manager.

— Ce n'était pas prévu comme ça, m'insurgé-je.

— Avec ce genre de clientèle, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Mais je sais que vous êtes tout à fait capable de prendre ça en main, Catherine. Je vous fais totalement confiance.

— Et Hillary Jenkins ? Elle n'était pas prévue au programme, cette jeune femme.

— Elle est pour la concurrence, mais elle risque cependant de se montrer ici assez souvent. Ce qui est tout en notre faveur.

— Pour la promotion du film, oui, je m'en doute, acquiescé-je innocemment.

— Eh bien, Catherine, vous ne lisez donc pas les magazines ? La presse unanime leur prête une romance.

— Remarquez, ils sont bien assortis, aussi antipathiques l'un que l'autre.

— Vous voilà mauvaise langue, à présent ? me gronde-t-il gentiment.

— Pardonnez-moi cet écart de langage, Monsieur, mais je crains d'être malheureusement dans le vrai.

— Je ne vous blâme pas, Catherine, d'autant que je sais que votre opinion défavorable n'influera pas sur la qualité de votre service.

J'encaisse d'un hochement de tête ce petit compliment qui me remet à ma place et je m'apprête à débarrasser mon assiette vide.

— Il faut que je voie Victor. La réception des journalistes a lieu dans le petit salon, c'est ça ?

— Je lui en ai déjà touché un mot, il prépare la pièce pour demain, en effet.

— Merci, patron, soufflé-je, rassurée par l'organisation sans faille du responsable presse de l'hôtel.

C'est à ce moment-là que mon portable se met à vibrer dans ma poche.

— Catherine ? C'est Philip Still. Pourriez-vous nous rejoindre dans la suite, s'il vous plaît ?

J'accepte en voyant mon dessert m'échapper et je me hâte vers le second étage. L'agent m'ouvre la porte avec un air vaguement gêné, et je comprends mieux son embarras après avoir franchi le seuil du salon. Un cyclone a parcouru la pièce. Le canapé blanc est maculé d'une tache de vin rouge. Le verre gît brisé au sol ainsi qu'une assiette dont le contenu presque complet a été répandu sur le tapis.

Dickinson se tient debout, le nez collé à la fenêtre tandis qu'Hillary Jenkins a complètement disparu. Probablement a-t-elle quitté l'établissement pendant que je déjeunais. On ne m'en a rien dit en tout cas. Ce qui est sûr, c'est que les deux stars ont dû se chamailler en se jetant le repas à la figure. À en juger à l'aspect de Dickinson, il a évité les projectiles. Je me demande l'espace d'un bref instant si Jenkins a apprécié la sauce autant que le pauvre tapis. Still s'éloigne pour aller passer un coup de fil dont j'entends les échos. Il semble à ce que je comprends que le ténébreux Matthew assurera seul l'interview télévisée du soir. La bagarre aura donc fait une autre victime en dehors du mobilier. Je contemple d'un air navré le tissu blanc du canapé aurolé de rouge sombre. À en juger l'ampleur des dégâts, je n'ai pas trente-six solutions, j'appelle Mélissa à la rescousse. La jeune femme me rejoint après quelques minutes avec son nécessaire de nettoyage et nous nous mettons toutes deux au travail.

— Tu crois que le détachant va suffire ? demandé-je tout bas en la voyant faire grise mine devant le sofa.

— Pas comme ça, en tout cas. Je crois que le mieux est de le déhousser et de laisser la blanchisserie s'en charger.

J'abonde en son sens. Tandis que j'aide Mélissa à venir à bout de sa tâche, je jette un coup d'œil en direction de l'irascible vedette. Dickinson est resté planté à la fenêtre sans un mot d'excuse ni même un regard. Je sens une colère sourde m'envahir. Malgré mon rang et mes fonctions subalternes, j'éprouve la furieuse envie de lui faire savoir ce que je pense de son attitude afin de prévenir d'éventuels risques futurs.

— Dites-moi si je dois m'attendre à d'autres incidents de ce type, Monsieur Dickinson, attaqué-je en conservant la plus grande courtoisie possible. Je pourrai prendre mes précautions quant aux housses de canapé. Je veillerai ainsi à les choisir d'une autre couleur que le blanc. Si cela ne vous ennuie pas trop, bien évidemment.

— Quel âge as-tu ?

Sa question tranchante et sans rapport avec l'incident qui me préoccupe me désarçonne.

— En quoi est-ce important ?

— Quel âge ?

Son insistance m'oblige à répondre sur le même ton sec.

— J'ai vingt-trois ans.

Il se met soudain à ricaner bêtement. Je ne sais pas trop qu'en penser. Alors, bien que cette démarche puisse paraître inconvenante, je me risque à lui demander la cause de son hilarité.

— Puis-je savoir ce qui vous amuse à ce point ?

— À ton âge, on se soucie rarement de cette façon d'une housse de canapé, lâche-t-il entre ses dents.

— Peut-être, mais c'est mon travail que de m'en soucier.

Sur ces mots, je fais demi-tour vers la sortie.

— Je t'ai vexée ? s'écrie-t-il dans mon dos.

Sans daigner me retourner, je lui balance un « non » mensonger avant de claquer la porte. Quelques minutes plus tard, Still passe chez moi juste avant son départ en compagnie de sa star rebelle.

— Merci, Catherine. J'essayerai de faire en sorte que ça ne se reproduise pas.

Son sourire faussement innocent ne dispense rien son poulain. Je ne manque pas de le lui signaler à ma façon.

— Le blanchisseur me fera parvenir la facture, je la monterai personnellement à Monsieur Dickinson dès que je l'aurai reçue. Je crois qu'il aura à cœur de la régler indépendamment du reste de son séjour ici.

— Euh... oui, bien sûr, vous avez... tout à fait raison. Bonne soirée, Catherine, bredouille-t-il en prenant très vite le chemin de la sortie.

— Bonne soirée, Monsieur Still.

C'est peut-être idiot, mais ça me fait beaucoup de bien.

Je quitte mon service après avoir vérifié les plannings des employés du lendemain matin. En dehors de mes heures de travail, je dispose d'un studio minuscule à quelques stations de métro de l'hôtel, mais depuis que j'ai décroché ce poste, je passe ici le plus clair de mon temps. Aussi, lorsque je suis de permanence, comme c'est le cas durant le séjour de l'Anglais, j'occupe une petite chambre au dernier étage. Et ce soir, je ne suis pas fâchée de la regagner. Je décroche la barrette qui maintient mes cheveux serrés. Ce seul petit geste me rend à ma véritable

identité. Je respire un grand coup et j'allume la télé. Je zappe rapidement jusqu'à tomber presque par hasard sur le fameux journal où Matthew Dickinson casse en direct son image de beau gosse. Il répond dédaigneusement à la journaliste qui semble aussi déçue qu'embarrassée de le voir si négligé et peu enclin à accorder le moindre mot sympathique. Ce n'est plus une promo, c'est une entreprise de démolition en règle. Je commence à comprendre pourquoi Hillary Jenkins a refusé d'y participer. La prestation désastreuse de Matthew Dickinson au journal se heurte au rôle qui l'a rendu si célèbre. J'ai du mal à croire qu'il peut être à la fois cet acteur torturé et asocial et jouer avec tant de justesse les héros romantiques.

Quelque chose cloche, mais quoi ?

Ce n'est pas à moi de m'en soucier, après tout.

* * *

Je suis réveillée en sursaut par des coups répétés à ma porte. Péniblement, j'ouvre un œil sur mon réveil. Deux heures du matin ! Si ça n'est pas une véritable urgence, j'étrangle celui qui a osé. Résignée, je me lève en quatrième vitesse, j'enfile la première chose que j'ai sous la main, c'est-à-dire un survêtement, et j'ouvre ma porte sur le garçon d'étage qui affiche un air torturé.

— C'est Monsieur Dickinson, il va tout casser, il est ivre, me balance-t-il précipitamment en se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Où est Monsieur Still ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle Dutilleux, il n'est pas là. Monsieur Dickinson a réclamé une autre bouteille. Qu'est-ce que je fais ?

— Génial ! soupiré-je. Maintenant, je vais devoir affronter un ivrogne.

Sans prendre le temps de me changer, je descends promptement et je pénètre sans frapper dans la suite. Matthew Dickinson est debout devant la fenêtre, comme dans l'après-midi. Il tient un verre à moitié vide à la main. Rien ne semble dérangé dans l'appartement. Je crois à une mauvaise plaisanterie. Je m'apprête à présenter mes excuses et m'éclipser, mais l'acteur me rappelle d'une voix pâteuse.

— On a eu peur pour son canapé ?

— Oui, avoué-je sans honte.

Il pouffe alors d'un rire amer, le regard tourné vers la nuit.

— Et pour moi ?

— Vous êtes libre de vous démolir si vous le souhaitez, le canapé n'y est pour rien, lui.

— Tu m'as vu à la télé ?

— Oui.

— Qu'as-tu pensé... sincèrement ?

Je n'ose pas répondre. Je ne suis normalement pas en droit de le faire. Mon silence l'agace très vite. Il se retourne vers moi et marque une seconde de surprise devant mon accoutrement, mes cheveux juste attachés et mon visage sans fard.

— J'ai eu l'air d'un type débile, hein ?

Dépassant les limites de mes attributions, je prends le risque d'être honnête avec lui puisqu'il le réclame.

— Oui.

Il se pince les lèvres et hausse les sourcils. Je sens le moment venu d'opérer une retraite stratégique.

— Si vous n'avez pas besoin de moi, je vais vous laisser.

Ces quelques mots pourtant anodins agissent subitement comme un détonateur. Dans un mouvement de colère effroyable que je n'avais pas prévu, Matthew Dickinson jette violemment son verre contre la table basse du salon. Le verre éclate en mille morceaux et le fond de whisky se répand sur le tapis clair à peine remis du précédent nettoyage. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je n'aurais pas dû me permettre de lui répondre ainsi. Je m'abstiens donc de dire quoi que ce soit d'autre et de formuler le moindre reproche tandis que lui s'en retourne à la fenêtre. Je me secoue pour accomplir de nouveau ma tâche et me baisse afin de ramasser les morceaux du verre brisé.

— Laisse ça ! grogne-t-il.

— Ce n'est pas possible, quelqu'un risquerait de se blesser en marchant dessus, objecté-je en poursuivant mon ménage.

Sans crier gare, il traverse alors le salon et me saisit brutalement le bras pour me forcer à me relever. Ma main se referme involontairement sur les débris de verre et je pousse un cri de douleur. Il relâche aussitôt sa poigne. Ma paume droite est sérieusement entaillée. Un filet de sang s'en échappe abondamment, provoquant, comme toujours, des sensations particulièrement désagréables au creux de mon estomac.

— Excusez-moi, balbutié-je en m'écartant de lui comme si j'étais fautive.

— Montre-moi ça ! réclame-t-il en saisissant de nouveau mon poignet.

— Ce n'est rien, je vais... oh mon Dieu, gémis-je en sentant ma tête tourner à la vue du sang gouttant sur le sol.

Il enlace alors ma taille et m'entraîne à la salle de bains. Il installe ma main au-dessus du lavabo et commence à enlever avec beaucoup de précautions les minuscules éclats de verre encore fichés dans la coupure.

— Regarde ailleurs ! ordonne-t-il tandis que je serre les dents. Y a-t-il des pansements dans cette chambre ?

— Demandez au garçon d'étage d'aller en chercher à la pharmacie de l'hôtel près de la cuisine, soufflé-je en évitant de regarder vers le lavabo.

Matthew sort précipitamment de la pièce pour revenir aussitôt.

— Comment te sens-tu ? s'enquiert-il d'une voix plus douce.

Sa colère semble s'être évanouie. Je suppose qu'il est inutile d'attendre la moindre excuse. Je hausse les épaules sans répondre. Lucas frappe à la porte une minute plus tard.

— Vous êtes gravement blessée, Mademoiselle Dutilleux ? demande-t-il.

— Ce n'est rien, je m'occupe d'elle, me précède Matthew Dickinson en le renvoyant.

— Merci, Lucas, ça va aller, complété-je, plus doucement.

Le garçon d'étage s'en va sans demander son reste. Mon mauvais client débouche le flacon de désinfectant dont l'odeur manque de m'envoyer directement dans les vapes et en asperge généreusement la coupure, puis il sèche la plaie et ajuste un gros pansement sur ma paume. Il parachève son œuvre d'un petit bandage exécuté avec une certaine dextérité. Il est concentré sur ce qu'il fait et je retrouve sur ses traits le magnifique jeune homme dont il s'acharne à vouloir détruire l'image.

— Vous avez passé le brevet de secourisme ? demandé-je avec une pointe d'ironie.

— Oui, pour les besoins d'un film. Je crois que c'est bien comme ça.

— Merci, fais-je en récupérant ma main.

Il sourcille et m'assassine de son regard sombre. Toujours pas d'excuses ! Je sais que je vais devoir faire sans. Je me lève et je retourne au nettoyage.

— Tu ne peux pas demander à la femme de ménage de venir faire ça ? s'agace-t-il.

— Il est plus de deux heures du matin.

— Et que fais-tu là, toi, alors ?

— MON travail !

— Formidable, comme job.

— Il en vaut bien un autre.

— Comme t'occuper des stars en état d'ivresse ?

— Vous feriez mieux d'aller vous coucher, je suis censée vous réveiller dans un peu moins de six heures maintenant.

— Quelle torture va-t-on encore m'infliger ?

— Je connais bien des gens qui apprécieraient ce genre de torture, répliqué-je, mauvaise à l'idée qu'il ose se plaindre du luxe.

— Tu es bien comme toutes les autres ! lance-t-il en traversant la pièce en direction de sa chambre dont il ferme la porte derrière lui.

Je reste coite une seconde, puis je finis de nettoyer la tache du mieux que je peux. Quelques minutes plus tard, je m'écroule sur mon lit. Qu'il est difficile de garder son calme avec Matthew Dickinson !

* * *

Le réveil ne me fait aucun cadeau à moi non plus et je me prépare sans hâte. Mon maquillage permet

de dissimuler au mieux les cernes de ma nuit presque blanche.

— Que vous est-il arrivé à la main ? s'inquiète Monsieur Morel à qui j'apporte le café.

— Un cadeau de Matthew Dickinson !

— Il vous a blessée ?

— Il a cassé un verre et je me suis coupée en ramassant, corrigé-je sans l'incriminer.

— Avez-vous montré votre main à l'infirmier ?

— Oui, ce matin. Il n'y a rien de grave.

— Je l'espère.

— Savez-vous où se trouve Monsieur Still ? me renseigne-je. Il va falloir sortir sa vedette du lit.

— Il est venu me trouver hier soir. Il a dû s'absenter en urgence, mais il a laissé toutes ses consignes sur votre table pour les jours à venir ainsi que l'agenda détaillé de Monsieur Dickinson.

Je grimace d'un air accablé qui amuse mon directeur.

— Vous allez y arriver. Courage, Catherine !

— Merci, patron, soupiré-je en regagnant le petit bureau mis à ma disposition à côté de celui de la secrétaire.

Comme convenu, Victor se charge des préparatifs de l'interview avec la presse écrite qui doit avoir lieu dans la matinée. Je n'ai donc qu'à m'occuper de la star. Il est presque sept heures et demie. Il est plus que temps. Pendant que le serveur prépare la table dans le salon de la suite, je tambourine sans ménagement à la porte de la chambre. Un grognement furibond me parvient. Au moins, il est réveillé. J'insiste néanmoins et il finit par m'autoriser à entrer.

— Bonjour, Monsieur Dickinson ! lancé-je sur un ton joyeux dans l'espoir un peu puéril de l'agacer,

histoire de me venger à défaut d'avoir obtenu un mot de regret pour ma coupure.

— Bordel ! Quelle heure est-il ? réclame-t-il sèchement en se frottant les yeux.

— Sept heures quarante-trois minutes. Vous préférez le café au lit ? interrogé-je avec une courtoisie exagérée.

— Fous-moi la paix !

— À vos ordres, Monsieur Dickinson.

Je sors son costume gris de la penderie, une chemise bleue que j'ai remontée de la boutique, ainsi qu'une cravate grise assortie.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'étonne-t-il.

— Vos affaires sont prêtes.

— Quelles affaires ?

— Celles qui feront que vous n'aurez pas l'air d'un clochard tout à l'heure. À défaut d'être agréable, vous serez au moins présentable.

Sur ces paroles provocatrices, je m'en vais en réprimant un sourire.

* * *

Dans le hall de l'hôtel règne une certaine effervescence, Hillary Jenkins pose d'assez mauvaise grâce devant les journalistes venus pour l'interview des deux acteurs d'*Ultima*. Comme de juste, Matthew n'arrive pas.

Cinq minutes de retard !

Pour lui, ce n'est sans doute rien, pour moi, c'est inexcusable. Je fonce cogner énergiquement à la porte de la suite jusqu'à ce que Matthew me crie d'entrer.

— D'habitude, tu ne te privas pas pour entrer sans frapper, me fait-il observer.

Je le regarde, stupéfaite. Il s'est rasé et porte le costume et la chemise que j'ai choisis. Il est debout devant le miroir en train de s'énerver sur son nœud de cravate.

— Vous êtes en retard.

— Ils ont l'habitude. Putain de cravate ! s'emporte-t-il.

— Laissez-moi faire, proposé-je, indulgente.

Après tout, ce retard n'est dû qu'à mon idée de cravate, je peux bien l'aider. Je m'approche de lui, il baisse les bras et tend le cou pendant que je règle le nœud comme il faut. Il sent divinement bon. Son regard se pose sur ma main bandée.

— Je suis désolé pour ta main, dit-il enfin.

— Ce n'est rien.

— Catherine, c'est bien ça ?

— Oui.

— Je peux t'appeler Kate ?

— Si vous le souhaitez.

— Ils sont nombreux ?

— Huit en tout, plus quelques photographes. Mademoiselle Jenkins est déjà là.

Il ne répond rien à cette dernière information.

— Je crois que ça peut aller, annoncé-je en m'écartant.

Il juge du résultat dans le miroir et ébouriffe ses cheveux pour se donner un côté mauvais garçon absolument irrésistible.

— Comment suis-je ?

— Vous êtes présentable.

En réalité, je le trouve absolument renversant, mais ça me ferait mal de le lui avouer. Je descends avec lui et lui indique la direction du petit salon. Il n'est finalement en retard que d'un bon quart d'heure. C'est en soi une petite victoire que je savoure.

L'interview s'éternise bien au-delà de quatorze heures. Quelques échos de la rencontre avec les journalistes me parviennent jusque dans la cuisine où je déjeune.

— Ton client se la joue grande classe aujourd'hui, me taquine Samuel.

— Salut, Sam, comment vas-tu ?

— Bien, je suis de service toute la journée.

Samuel est l'agent de sécurité de l'Hôtel White, une sorte de garde du corps officieux. Grand et baraqué comme un rugbyman, il est impressionnant. Depuis mon arrivée, nous sommes devenus amis et il nous arrive souvent de déjeuner ensemble.

— Oh là là, c'est romantique ! glousse Sandrine en se joignant à nous. Dickinson et Jenkins se font les yeux doux devant les journalistes.

Je ne relève pas, après tout la promotion de leur film doit sans doute exiger quelques sacrifices. Je regagne mon bureau sitôt mon assiette avalée. À quinze heures, mon téléphone vibre.

— Kate, je ne dînerai pas à l'hôtel, ce soir. Serait-il possible de me prévoir une voiture ?

— Oui, Monsieur Dickinson. Pour quelle heure ?

— D'ici vingt minutes.

— Dois-je vous réserver une table quelque part ?

— Non, inutile.

Je raccroche et me rends personnellement au service de réservation des véhicules de luxe de l'hôtel. Je commande une Jaguar avec chauffeur qui se met aussitôt en position devant l'entrée. Une demi-heure plus tard, je vois descendre le couple de stars, main dans la main. Hillary Jenkins rayonne. Je rentre dans mon bureau, désœuvrée pour la soirée. Je pose mon stylo et décide de profiter de ma fin d'après-midi pour me rendre à la piscine.

Le rituel du lendemain matin est exactement le même que d'ordinaire. Même uniforme, même coiffure, même café avec le directeur. La seule différence consiste à observer l'agenda de Matthew Dickinson plutôt que le planning des employés de ménage. Il a un rendez-vous avec le metteur en scène de son prochain film à dix heures. Pas le temps de traîner.

Je frappe à la porte, aucune réponse, j'actionne alors ma propre clé. Le serveur se charge de la mise en place et je vais droit vers la chambre. J'entends la voix de l'acteur qui m'autorise à entrer. J'avance dans la pénombre jusqu'aux rideaux que je tire pour laisser entrer la lumière du jour. Je me retourne vers lui et je reste, stupide, immobile au milieu de mon salut matinal. Hillary Jenkins dort nue, à moitié couverte du seul drap. Matthew se lève du fauteuil en face et s'étire en m'observant d'un air amusé.

— Tu peux mettre une tasse supplémentaire, Kate, annonce-t-il.

— Tout de suite, Monsieur Dickinson, réponds-je, vaguement gênée par cette découverte.

Je ne pensais vraiment pas que leurs relations allaient jusque-là, mais le milieu du cinéma n'est pas réputé pour ses mœurs tranquilles, je dois être bien naïve. Je sors rapidement vers le salon et je pose une tasse de plus sur la table. Dickinson me suit, il a pris le temps d'enfiler un pantalon. Son torse nu est beau à voir, je détourne les yeux pour ne pas laisser à mon cerveau le temps d'imaginer autre chose.

— Bien dormi ? me demande-t-il en sirotant le café que je lui ai versé.

Je réprime l'envie féroce de lui retourner la question et je prends mon air le plus détaché.

— Si vous n'avez plus besoin de mes services...

— À quelle heure est mon rendez-vous ?

— À dix heures, Monsieur Dickinson.

— Cesse de m'appeler ainsi, s'agace-t-il en me dévisageant.

— Matt ? gémit la voix de Hillary, dans la chambre.

— Veuillez m'excuser, soufflé-je en signalant mon intention de me retirer.

— Je serai là pour le déjeuner, déclare-t-il alors.

— Dois-je prévoir mademoiselle Jenkins ?

— Non.

J'enregistre sa demande et je referme la porte derrière moi. Il n'a même pas pris le soin de lui répondre ; drôle de couple tout de même ! Je ne suis pas encore parvenue à mon bureau que mon téléphone vibre de nouveau.

— Le petit déjeuner est fini, annonce Matthew Dickinson.

Sa voix est glaciale.

— Le garçon d'étage va venir desservir.

— Je préférerais que ce soit toi... s'il te plaît.

Ce « s'il te plaît » n'augure rien de bon, ça lui ressemble si peu.

— Très bien, j'arrive.

Je fais donc demi-tour et je remonte les deux étages. Je cogne à la porte et la star m'ouvre elle-même. Ses traits sont tendus par une colère qu'il ne cherche pas à dissimuler. Le petit déjeuner n'a pas été touché hormis le café que je lui ai servi.

— Mademoiselle Jenkins souhaiterait autre chose ?

— Mademoiselle Jenkins est dans la salle de bains et je pense qu'elle va avoir besoin de tes services. S'il te plaît, Kate, pourrais-tu l'aider à s'habiller ? demande-t-il d'un ton un peu radouci.

Inquiète, je me dirige vers la salle de bains et j'ouvre la porte sur un signe de tête de Matthew Dickinson puisque je ne reçois aucune réponse de l'intérieur. Hillary Jenkins est affalée sur le rebord de la baignoire, entièrement nue, d'une maigreur pathologique, échevelée. Son mascara a coulé en longues traînées noires sur ses joues. Elle me regarde d'un air hagard. Je remarque les vestiges d'une préparation douteuse dispersés un peu partout sur le sol. Cela ressemble de nouveau à un règlement de comptes entre les deux amants. Quoi qu'il en soit, si l'Hôtel White s'évertue à rendre le séjour de ses clients le plus agréable possible, l'usage des stupéfiants n'entre pas dans la catégorie des services que nous rendons. Les consignes sont strictes, je n'ai pas le choix. Autant prévenir immédiatement. Je retourne au salon où la star ne semble pas avoir décoléré. Il se venge à coups de café noir. Je m'efforce de trouver le ton juste pour lui faire part de mon indignation sans l'accabler.

— Monsieur Dickinson, je sais parfaitement que vous êtes un client particulier, mais la direction de cet hôtel ne...

— Je sais, coupe-t-il. Je t'assure que ça ne se reproduira pas. Aide-la à s'habiller et Jenkins va remballer ses petites affaires personnelles.

Je baisse la garde en constatant qu'il désapprouve tout autant que moi le comportement de sa petite amie. Je repars dans la salle de bains, et, après avoir

longuement insisté, j'obtiens enfin la coopération de l'actrice qui consent à se vêtir. J'ai un peu l'impression de manipuler une poupée géante. Elle s'abandonne sans lutter à mes mains. Elle paraît endormie pendant que je lui redonne visage humain en lavant à l'eau fraîche les traces peu flatteuses de son maquillage épais. Sans fard, elle fait pitié. Son teint blême et ses joues creusées sont seulement rosés par le frottement de la serviette que j'ai utilisée. Ses cheveux hirsutes sont poisseux d'un gel qu'elle n'a pas enlevé. Il lui faudrait une bonne douche, mais elle n'est visiblement pas en état de tenir debout toute seule. Je n'espère pas non plus la coopération de son partenaire dans une telle entreprise. Je me contente donc de ravalier la façade de l'actrice, tout au moins de la rendre presque présentable à défaut d'être parfaitement propre. Pour le glamour, on repassera plus tard, lorsque les effets de ce qu'elle a ingurgité se seront dissipés. Habillée, débarbouillée, elle peut à la rigueur faire illusion de loin, mais je doute qu'elle puisse tenir son rôle. Elle ne parvient à gagner le salon que parce que je la soutiens fermement. Matthew Dickinson lui jette un coup d'œil glacial pendant que j'assois ma poupée géante dans un fauteuil.

— Combien de temps va-t-elle rester ainsi ? m'inquiété-je.

— Je n'en ai aucune idée, lâche-t-il entre ses dents.

— Peut-être devrions-nous faire appel au médecin, vous ne pensez pas ?

— Non, c'est inutile. Ce n'est pas la première fois que cela arrive. J'ai appelé son agent. Il sait comment gérer cette situation. Il ne va pas tarder.

— Les photographes et les fans ont pris pension devant l'hôtel. Il serait probablement plus judicieux de faire sortir Mademoiselle Jenkins par le garage, de l'autre côté.

— C'est gentil de ta part, me dit-il, toujours aussi tendu.

— Quant à vous, vous risquez d'être en retard pour votre rendez-vous avec Monsieur Peters. Vous devriez vous préparer.

Un vague sourire revient se dessiner sur ses lèvres. Son regard s'éclaire d'une lueur plus joueuse.

— Bien, Mademoiselle Dutilleux ! acquiesce-t-il en insistant sur mon nom d'un air moqueur.

Je hausse les épaules en réprimant une envie de rire pendant qu'il s'éloigne vers la salle de bains libérée de son encombrante occupante. Il se retourne cependant au dernier moment.

— Est-ce que c'est loin, ce rendez-vous ?

— Trop pour espérer vous y rendre à pied. Je vous ai réservé une voiture.

— Je n'ai pas envie de ces grosses bagnoles, je vais être suivi.

— Je vais vous appeler un taxi, dans ce cas.

— Pas davantage. As-tu une voiture ?

— Oui, sourcillé-je en me demandant où il souhaite en venir.

— Peux-tu m'emmener ?

— Moi ?

— Suis-je en train de m'adresser à quelqu'un d'autre ?

— Non, mais c'est que...

— Je te le demande comme une exigence, Kate.

Son petit rappel produit son effet. Je soutiens son regard où se mêlent le plaisir de jouer ainsi de son autorité et la vague crainte que je puisse refuser. Il

est terriblement séduisant ainsi. Je dois me secouer pour lui apporter la réponse qu'il attend de pied ferme.

— Je suis à votre service, Monsieur Dickinson.

— Je te rejoins dans ton bureau dans vingt minutes, sourit-il, apparemment soulagé.

Comme convenu par téléphone, l'agent de Hillary Jenkins vient récupérer sa starlette pendant que monsieur Dickinson se prépare. Au contraire de Still, il semble se moquer éperdument du comportement de sa protégée. Je le regarde, à la fois stupéfaite et navrée, embarquer la jeune femme encore groggy sous son bras et la déposer sans trop de ménagement à l'arrière de sa voiture garée au sous-sol. Je comprends à son exaspération que ce n'est pas la première fois, en effet. Je crains que ce ne soit pas non plus la dernière. Il y a, dans son remerciement, comme des accents de résignation. Quant au célèbre fiancé, si c'est ça l'amour si joliment décrit dans les magazines people, très peu pour moi !

* * *

Matthew Dickinson se montre ponctuel pour une fois. Il pousse la porte de mon bureau vingt minutes exactement après avoir disparu dans la salle de bains. Il est vêtu fort simplement d'un jean et d'un pull col V qui met particulièrement bien en valeur sa carrure athlétique. Il ressemble enfin à l'image que je me faisais de lui. Je le guide jusqu'à ma Peugeot 106 garée sur le parking réservé au personnel. Il ne fait aucun commentaire en prenant place à bord, mais il tente vainement de réprimer un sourire moqueur. Il a mis une casquette sur ses che-

veux ébouriffés dont les reflets cuivrés trahissent son origine anglaise. Je me garde bien de poser la moindre question au sujet de Hillary Jenkins. Il ne paraît pas non plus enclin à se renseigner sur son départ en compagnie de son agent. Il ne s'est d'ailleurs pas montré pour le saluer. J'imagine que les griefs entre eux doivent être trop nombreux. Au sujet de cet incident, je n'en ai pas soufflé un mot au directeur alors que j'aurais dû le faire. Tant pis, j'assume ! Matthew Dickinson ne faisait pas figure de coupable à mes yeux. Je n'avais aucune envie de l'embarrasser davantage avec ça. Pour le moment, l'acteur se concentre sur les rues de Paris dans lesquelles nous avançons avec une lenteur exaspérante à cette heure.

— Je crains que vous ne soyez quand même en retard, maugréé-je, en pianotant nerveusement sur mon volant.

— Peters s'attend à ce que je ne vienne pas du tout, réplique-t-il d'une voix étonnamment douce.

Je secoue la tête d'un air désapprobateur.

— Depuis deux ans, je parcours le monde entier, je connais les meilleurs hôtels de cette planète, déclare-t-il soudain en s'absorbant dans la contemplation de la tour Eiffel, au loin. Pourtant, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

— C'est la première fois que vous venez à Paris ?

— Non, mais je ne suis jamais resté aussi longtemps.

— Notre établissement a une excellente réputation.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, objecte-t-il, du tac au tac.

Je me sens rougir et je reporte mon attention sur la circulation. Il ne me lâche pas pour autant.

— Il y a quelque chose de spécial... j'aimerais savoir.

- Savoir quoi ?
- Ce qu'il y a de différent chez toi.
- Je ne fais que mon travail.
- Non, il y a plus. Je sais que ton directeur te considère quasiment comme son bras droit et qu'il te fait une confiance absolue. Tes fonctions vont bien au-delà de ce que tu prétends.
- Je ne prétends rien, réfuté-je, surprise par sa curiosité un peu agressive. C'est vous qui affirmez.
- Et si je te le demandais comme une exigence, me répondrais-tu ?
- Je suis coincée, je soupire en arrêtant la voiture à un feu rouge.
- Eh bien, disons que j'ai une formation un peu différente de celle du reste du personnel de l'hôtel. C'est sans doute pour cette raison que Monsieur Morel me confie quelques attributions supplémentaires par rapport aux autres gouvernantes, marmonné-je.
- À vingt-trois ans ?
- Oui, à vingt-trois ans. Mais vous savez, dans le domaine de l'hôtellerie et de la restauration, l'apprentissage commence très jeune.
- Allons, Kate, je suis sûr que tu peux faire mieux que ça.
- Je ne vois pas en quoi ça vous intéresse, me défends-je avant de me ressaisir aussitôt. Excusez-moi, je n'aurais pas dû !
- Matthew Dickinson éclate soudain de rire.
- Je savais que tu avais un côté normal.
- Normal ?
- Explique-moi comment il est possible qu'une fille de ton âge soit à ce point docile et travailleuse.
- J'ai été élevée comme ça.
- Tu as commencé, maintenant raconte, exige-t-il d'une voix de velours.

Matthew se cale contre le siège de la voiture et m'accorde toute son attention. Je suis donc contrainte de continuer mon récit. C'est la toute première fois que cela m'arrive, dans ces conditions, tout au moins. J'ai un peu de mal à trouver mes mots d'autant que cela me touche particulièrement. Le regard de mon voisin m'y encourage, je me jette à l'eau.

— Mon arrière-grand-père maternel était un majordome anglais.

J'ai balancé ça un peu comme une plaisanterie en n'espérant pas qu'il me croie. Il a d'ailleurs une seconde d'hésitation avant de se redresser, un vague sourire aux lèvres.

— Quoi ?

— C'est la pure vérité.

— Quand je te vois, je ne doute pas une minute que tu as de lointaines origines britanniques, ricane-t-il en me lorgnant d'une singulière façon.

— Très lointaines et très diluées aujourd'hui.

— Mais pourtant encore présentes.

Ses yeux balayent mon visage qui s'empourpre, et s'attardent sur mes cheveux aux reflets cuivrés soigneusement enroulés sur mon crâne. Puis il semble se rendre compte que son examen est en train de mettre un terme aux confidences que j'ai à peine entamées.

— Et c'est cet ancêtre qui a suscité ta vocation ? reprend-il avec la même curiosité.

— Indirectement, oui. Ma grand-mère, sa fille, a voulu suivre sa trace, mais à l'époque, les demoiselles n'étaient pas admises dans ce type de carrière. Elle a donc traversé la Manche et a trouvé un emploi de femme de chambre dans un hôtel de luxe en

France où elle a rencontré mon grand-père. Après son mariage, elle a cessé définitivement de travailler.

— Quel rapport avec toi ?

— Mes parents travaillaient beaucoup tous les deux. C'est elle qui m'a élevée. Elle m'a enseigné plein de choses. À sept ans, je repassais les chemises comme une pro.

Mon passager lève un sourcil étonné.

— Ça t'amuse ?

— Avec ma grand-mère, toutes les corvées devenaient un jeu. Grâce à elle, j'ai trouvé naturellement ma voie. J'ai suivi d'abord un cursus classique dans une des meilleures écoles hôtelières de France, mais j'avais envie de plus.

— De plus ?

— Une sorte de revanche sur le passé, pour rendre à ma grand-mère un droit dont elle avait été privée.

— C'est-à-dire ?

— Les mentalités ont évolué, même chez les majordomes. L'école est désormais ouverte aux filles. Ma grand-mère a financé ma scolarité dans l'établissement même qui avait refusé sa candidature à l'époque.

— Elle doit être contente.

— Elle est morte avant que j'aie eu le temps de lui offrir mon diplôme.

— Je suis désolé.

Je lui adresse un petit sourire pour lui indiquer que je ne lui tiens pas rigueur d'une chose qu'il ignorait.

— Je comprends mieux ta façon de travailler, admet-il.

— Je travaille par plaisir, ce n'est pas une corvée.

— J'ai vu. Et ta famille ? Tes amis ?

— Mes parents sont loin. Quant à mes amis, je n'ai pas beaucoup l'occasion de les fréquenter. Je sors assez peu, mais ça me convient ainsi.

— Tu dis toujours oui à tout ?

— Tant que je peux. À la Butler Academy, nous avons un professeur qui avait pour habitude de nous dire : « Si votre maître vous demande la lune, dépêchez-vous de réserver votre billet pour le prochain voyage spatial ! », expliqué-je en riant.

— Je peux te demander la lune ?

— Je consulterai la liste des vols dès mon retour au bureau.

— Drôle de vie, marmonne-t-il, songeur.

— Pas plus drôle que la vôtre.

— Tu as raison. Sais-tu que c'est aussi ma grand-mère qui est à l'origine de ma vocation ? Elle s'appelle Amy Dickinson, ça ne doit rien te dire, mais elle a été une grande comédienne de théâtre en Angleterre. Elle m'a donné le virus.

— Cela vous a réussi.

— À toi aussi !

Je détourne les yeux de son regard perçant rivé sur ma petite personne.

— Vous êtes arrivé. Comment allez-vous rentrer ?

— Je me débrouillerai.

— Je peux vous envoyer une voiture.

— Non, merci, Kate. Tu en as déjà fait assez comme ça aujourd'hui. On se voit tout à l'heure.

— J'ai annoncé votre intention de déjeuner à l'hôtel.

— Tu déjeunes avec moi ? demande-t-il soudain.

— Je ne crois pas.

— Et si je te le demandais aussi comme une exigence ?

— Vous vous apercevriez que je ne suis peut-être pas aussi docile que j'en ai l'air.

— Et la lune alors ?

— Votre demande était hors contexte.

— Dans ce cas, je n'insiste pas.

Il sort de ma voiture et s'engouffre dans le hall de l'immeuble sans me jeter un regard.

* * *

Philip Still fait sa réapparition la veille du départ de la star. Il marque un instant d'hésitation admirative en découvrant son poulain fringant et presque aimable à quelques minutes de sa dernière interview.

— C'est tout à fait remarquable ! Vous avez fait un excellent travail, Mademoiselle Dutilleux, me félicite-t-il en aparté.

J'accueille ces compliments sans fausse modestie. Gérer Matthew Dickinson n'a pas été une tâche aisée, surtout les deux premiers jours. À partir du moment où il m'a demandé de l'accompagner en voiture, tout s'est amélioré. Il s'est montré plus aimable, envers moi, tout au moins, car le reste du personnel n'a jamais eu droit à la moindre marque de respect. Il a exigé que je sois son unique interlocutrice, y compris pour le service des repas. J'ai accepté bien que ce ne soit pas à proprement parler dans mes attributions.

Le jour du départ de Matthew Dickinson, je reçois la presse quotidienne des mains de Sandrine. L'interview qu'il a donnée en compagnie de Jenkins, dans notre salon, vient d'être publiée. Une magnifique photo des deux stars se regardant amoureuxment fait la une du magazine.

« *Un couple à la scène comme à la ville* ». « *Bientôt les fiançailles officielles* », « *Matthew Dickinson invite sa belle dans la capitale du romantisme* ».

Du rose bonbon à volonté, un tas de mensonges et une Hillary Jenkins bien loin de l'image que j'en ai eue personnellement. Je suis décidée à ne plus jamais croire une ligne de ce qui s'écrit dans ces pages. J'embarque le magazine et je monte au deuxième étage en même temps que le petit déjeuner. Conformément à notre habitude, je laisse le serveur préparer la table où j'abandonne le journal et je vais frapper à la porte de la chambre.

— Entre, Kate ! fait la voix enrouée de sommeil de Matthew.

— Bonjour, Monsieur Dickinson ! Avez-vous bien dormi ? demandé-je comme chaque matin.

— Non !

Je me retourne alors que je suis en train d'ouvrir les rideaux.

— Ça va me manquer, grimace-t-il en s'étirant.

— Puis-je me permettre de vous demander quoi ?

— Ta façon de me réveiller en me demandant si j'ai bien dormi, s'esclaffe-t-il, satisfait de m'avoir piégée.

— Café ? éludé-je.

— Ouais !

Je lui ramène une tasse de café noir non sucré ainsi que le magazine.

— Votre interview a été publiée ce matin.

— Quelle connerie ! aboie-t-il en n'accordant qu'un regard dédaigneux au journal.

Je ne relève pas et je retourne dans le salon où j'ai commencé à boucler ses bagages. Il me suit quelques secondes plus tard en traînant un air maussade.

— Tu vas pouvoir souffler, tu vas être enfin débarrassée de moi.

— Et vous, de moi ! Vous pourrez de nouveau faire la grasse matinée sans que je vous agresse pour vous sortir du lit.

— Ce n'était pas désagréable.

— Monsieur Still s'est chargé de régler les détails financiers de votre séjour, précisé-je, en me concentrant sur la fermeture de sa valise pour dissimuler ma confusion.

— Si tu cessais cinq minutes d'être pro, Kate ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avoue, tu vas te faire chier après mon départ, ricane-t-il.

— J'ai du travail, à part vous.

— Sans rire !

— Ça risque d'être un peu plus monotone, avoué-je en riant malgré moi. Je vais vous laisser vous préparer, je reviendrai dans un moment.

Je file vers la chambre récupérer le reste de ses affaires. Il m'y poursuit encore.

— Tiens, tu vas en avoir besoin pour la valise, lance-t-il en abandonnant son caleçon sur le lit.

Il a un petit sourire en coin en observant ma gêne devant sa nudité sublime. Son métier d'acteur l'a sans doute débarrassé de toute pudeur superflue. Moi, je ne suis guère habituée à ce genre de spectacle. J'attends qu'il soit sous la douche pour enfermer son caleçon dans son sac de voyage et je me sauve de la suite.

* * *

— Alors, ça y est, c'est la fin du calvaire ? s'enquiert Sandrine à la porte de mon petit bureau où j'ai trouvé refuge quelques instants.

— Oui, soupiré-je d'une voix terne.

— On dirait que tu le regrettes. Serais-tu tombée sous le charme de Matthew Dickinson ?

— Arrête de dire des âneries, grondé-je avant qu'elle s'éclipse devant Monsieur Morel.

— Catherine, je souhaiterais vous dire un mot... en particulier, me dit-il sérieusement.

Il est suffisamment rare que le directeur se déplace personnellement jusqu'ici pour que cela me surprenne. Perplexe, je le suis donc vers son bureau. Sandrine hausse les épaules, impuissante à me renseigner lorsque je l'interroge du regard en passant. Monsieur Morel s'installe bien au fond de son fauteuil. Il s'éclaircit la gorge et prend un air contrarié.

— Un problème ? demandé-je, n'y tenant plus.

— Monsieur Dickinson a accepté de régler les notes de blanchisserie que vous lui avez déposées, commence-t-il.

Je tombe de haut. Certes, j'ai fait preuve d'audace en portant ses bêtises sur sa note, mais j'estimais que c'était justifié. Il a sans doute manifesté son mécontentement auprès de mon supérieur direct sans même m'en faire part.

— J'ai cru bien faire.

— Vous avez bien fait.

Je le regarde, interdite.

— Monsieur Still va vous expliquer cela mieux que moi, dit-il au moment même où nous entendons frapper à la porte du bureau.

— Bonjour, Catherine, me lance l'agent en entrant.

— Monsieur Still, bredouillé-je, vaguement inquiète, en me levant pour accueillir le visiteur.

— Restez assise, insiste-t-il en prenant place à côté de moi. Matthew m'a dit ce que vous avez fait pour lui. Je vous dois une fière chandelle.

— Je vous en prie, je n'ai fait que mon travail.

— Et vous le faites particulièrement bien.

— Merci.

— Peters a confirmé Matthew dans le rôle principal de son film. Le tournage va commencer d'ici quelques semaines.

— C'est formidable, approuvé-je, enthousiaste, tandis que je perçois entre mon directeur et lui une connivence qui m'échappe.

Je regarde tour à tour les deux hommes sans trouver ce que j'ai à voir là-dedans. C'est Monsieur Morel qui vient à mon secours.

— Monsieur Still a demandé à notre établissement de prendre en charge le séjour de Monsieur Dickinson durant le tournage qui aura lieu en partie à Paris. Cependant, Monsieur Dickinson ne souhaite pas résider dans notre hôtel.

Je me mords la lèvre inférieure, déçue. La perspective de me retrouver de nouveau face à Matthew Dickinson a fait palpiter mon cœur un court instant.

— Nous avons donc proposé à Monsieur Dickinson le logement que nous réservons habituellement à nos stagiaires et qui conviendra mieux à son planning chargé.

— Les appartements de la rue des Indes ?

— Oui.

Je hausse les sourcils, étonnée de ce service que notre directeur consent à rendre à la star. Bien d'autres VIP se sont succédé dans notre établissement sans pour autant bénéficier de tels privilèges.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI IBERICA
le 15 mars 2015.

Dépôt légal mars 2015.
EAN 9782290165799
OTP L21EPSN000624N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion